

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 50

Artikel: Baiser volé : [suite]
Autor: Mottet, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190077>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pas la mâiti dè Paris et justameint po cein que te ne vaut pas tchai, te mè bottè, et ne vu pas chà ètrè venu po rein.

— Vâo-tu mè gari dè mon mau ?

— Oh ! mi què cein. Cein l'eimbètè d'ètrè vilhio, mau fotu, pouet et d'ètrè quazu ein route po lo pàys dàì derbons, eh bin ! mè vé tè fèrè duè proposechons et te choistrè eintrè lè duè. A tè lo soin dè bin choisi.

— Eh bin quiet ?

— D'âboo tè pu fèrè reveni à 30 ans ; mà te mouretrè à 35 et tandi lo teimps que te vivetrè, tè fou-drà tè conduire ein brava dzein : fèrè servico à te vesins, bailli ài pourro, mettrè po la colletta dàì z'incurablo, ne pas robà l'Etat ein faseint ta déclachon d'impoù, bailli po lè z'infirméri ; enfin quiet ! ètrè charitablo. L'est prâo peindablo que cé sèyè mè, lo diablo, que demandéyo cein ; mà cein mé pliè dinsè.

Lo tsatellan fe la potta et dit : Finnameint 5 ans à vivrè ! n'est diéro ! Et po derè la vretà, n'és pas tant dè gout po fèrè cein que te mè dis, kà n'âmo pas lè pourro.

— Eh bin, tè vé proposà oquiè d'autro que tè plièrà mi. A quin adzo voudrà-tou reveni ?

— A 40 ans.

— Eh bin va que sâi de. Te reveindrè à 40 ans. Et na pas, du cé momeint, veni vilhio dè 24 hàorès per dzo coumeint lè z'autrès dzeins, te revindrè dzouveno d'atant ti lè dzo et se, ein alleint dinsè à recoulon, te tràovè que cein ne va pas prâo rudo, te n'aré qu'a désirà dè reveni à l'adzo que te voudré, et te saré satisfè su lo coup.

— Çosse mè va mi, repond lo tsatellan, et saréyo tot parâi d'obedzi dè fèrè lo charitablo ?

— Na, te faré cein que te voudré, et te n'as pas à tè geinà po fèrè totès lè fregâitsès que tè farâ pliési.

— Eh bin, cein mè va stu iadzo, baille-mè la conveinchon po que signéyo.

— Ao bin, repond lo diablo, n'ia pas fauta dè plionma, ni dè potet et ni dè partsemin, te n'as qu'à eimbrassi mon pi ; l'est tot cein qu'ein faut.

Lo Satan teind son pi, qu'étâi on pi dè bocan, coumeint vo sèdè bin, et quand lo tsatellan l'eut tchaffâ su lè dou z'arpions, lo diablo fe 'na recaffâie que fe grulâ tota la tralésou dâo tsaté et sè trovâ lavi. Lo tsatellan que sè cheint tot d'on coup loustiquo coumeint on djeino valet, chàotè frou dâo lhi et sè retrâovè tot coumeint à 40 ans, avoué sa moustache et sa berbitche sein on pâi blianc, et vetu à la derrâire mouda avoué dàì grantès bottès et dàì z'éperons.

(*La fin deçando que vint*).

Un de nos abonnés nous fait part de ce curieux mécompte dont il a été l'autre jour la victime :

« Il avait plu à torrents toute la nuit, et il pleuvait encore. On avait fait des travaux dans la rue, tout près de chez moi, et les terres accumulées avaient retenu l'eau des égouts, qui inondait la chaussée. Une longue planche avait été placée provisoirement, dès le matin, pour traverser.

Obligé de sortir pour une affaire pressante, j'ouvris mon parapluie et je m'engageai sur ce pont im-

provisé. Je marchais avec prudence, un pied devant l'autre et les yeux baissés. Mais, au beau milieu du trajet, je vis, non sans quelque inquiétude, devant mes pieds, une autre paire de pieds qui s'avançaient. Je levai le nez et je me trouvai face à face avec une vieille dame, qui se dirigeait vers le côté de la rue que je venais de quitter. Elle s'arrêta comme moi, et m'interrogeait de son méchant petit œil rond.

J'ai toujours eu la plus grande déférence pour les vieilles femmes, ma mère était si âgée quand je la perdis... Sans hésiter, je fis demi-tour pour céder le passage, et, perdant l'équilibre par un faux mouvement, je plongeai mes deux pieds dans le cloaque jusque bien au-dessus de la cheville.

Vous connaissez ce frisson qui vous saisit quand l'eau pénètre, brutale et insinuante, traversant vos bas, pour arriver, subtile, jusqu'à la moelle de vos os ?

J'étais tout entier sous cette désagréable impression. Mais, chevaleresque, content de moi, et même un peu fier de la galanterie dont j'avais fait preuve, je regardais la bonne dame qui, arrivée au bout de la planche, se retourna vers moi et, avec un regard indéfinissable, me murmura : « Grand nigaud ! »

BAISER VOLÉ

par Eugène MORET.

V

Elle avait envie de s'en retourner ; mais c'était la note de la maison, il fallait la prendre comme elle était. Lucrèce apparaissait, mal reposée, se plaignant de migraines, de pesanteurs de tête et déclarait qu'elle n'avait pas eu le temps de faire ses devoirs.

— Si vous ne travaillez pas davantage, vous ne saurez jamais rien, mademoiselle !

— Oh ! Ludovic non plus.

— Ludovic ?

— C'est mon mari, mon futur petit mari ; il fait sa troisième à Condorcet et nous avons valsé ensemble toute la nuit. Il est excellent valseur, mais pour autre chose il est encore plus cancre que moi.

Rien à dire, alors. L'institutrice ne disait rien. A elle toute seule, elle n'eût pu réformer les mœurs et le langage de la maison. Comme lui avait dit la mère elle-même, la petite baronne, un matin qu'elle se plaignait d'allures trop libres et de mots risqués de son élève :

— Oh ! ma fille, vous n'y pourrez rien, elle suit le mouvement.

Mlle d'Arcy savait désormais à quoi s'en tenir sur la baronne de Saint-Mégret, ou plutôt elle le supposait, s'imaginant qu'elle devait appartenir à cette catégorie de femmes non classées, qui ne sont ni de vraies grandes dames, ni de prudes bourgeoises, ni des courtisanes, mais qui font partie de cette jolie galerie de mondaines indépendantes qui n'ont pour règle, dans leur conduite, que la fantaisie, le caprice ou les suggestions du hasard.

Il y avait, parfois, de violentes réactions, des regrets cuisants, une velléité de ralentir le char dans la carrière, de fermer les portes du temple où l'on s'amuse et d'arrêter la fête ; des ardeurs subites de repos et un sourd besoin d'apaisement. On ne tenait tant même à marier Lucrèce que pour l'arracher à un milieu qui lui était funeste et dont l'inanité ne se faisait que trop sentir. Mais le vide de l'esprit, les pauvretés de l'intelligence, les tourments de l'ennui, un manque absolu de sens moral,

tout cela bouillonnait au fond des cerveaux malades et montait à la surface comme une écume malsaine.

Dans cette maison, il n'était question que de musique, théâtres, cafés-concerts, courses, paris, performances, premières à sensation, bookmakers en vue, actrices en vedette, chanteuses *di primo cartello* ; toute la vie tenait dans une opérette.

Qui n'avait pas entendu le flonflon à la mode et vu la danseuse à succès n'était ni boulevardier ni Parisien et n'appartenait pas au monde *select*.

Une parole grave détonnait dans ce milieu, que M^{lle} d'Arcy traversait sans s'y arrêter. Cependant on commençait à l'y chercher, quand elle affectait d'y échapper, fuyant, sa leçon donnée, refusant obstinément toute invitation en dehors des heures forcées où elle appartenait à la maison et où les amis ne craignaient pas, quelquefois, d'empiéter sur son terrain et de la déranger.

— Ce n'est pas moi qui en souffre, fit comprendre l'institutrice à la baronne, mais M^{lle} Lucrèce, qui a déjà si peu de temps pour son travail.

— J'y veillerai, répondit celle-ci, et je laverai la tête au comte de Montbelliard, que je soupçonne d'être un de vos adorateurs.

M^{lle} d'Arcy ne fut que moins rassurée, et le jeune comte ne redoubla que davantage ses visites ; mais, pure calomnie au sujet de ses intentions, car, à une observation de cette dernière, il déclara qu'il n'avait qu'un but en venant, par hasard, assister aux leçons de sa petite amie Lucrèce : constater les progrès qu'elle faisait.

— Il y aurait un moyen plus simple et plus sûr : la laisser travailler, lui fit un jour observer l'institutrice.

— Oui, mais les progrès, je ne pourrais alors les constater.

— Est-ce bien nécessaire ?

— Considérablement.

Une fois, elle fut plus sèche et lui reprocha nettement, non plus sa présence, mais ses propos.

Ils étaient seuls.

— Je vous aime.

— Je le regrette, dit-elle, puisque cela vous donne l'occasion d'oublier les égards que vous devez à une femme.

— Les paroles ne prennent d'importance, répondit-il, qu'en raison du milieu où elles sont prononcées ; j'avais lieu de penser qu'ici...

Elle l'arrêta.

— Où sommes-nous donc ?

— Mais... vous ne pouvez l'ignorer ; oh ! la baronne de Saint-Mégret est une fort honnête dame ; mais enfin nous avons l'habitude d'être assez libres dans cette maison, et du moment...

— Que vous m'y avez rencontrée, vous avez pensé...

Il l'interrompit.

— N'en croyez rien, mademoiselle, il y a une nuance profonde ; vous n'êtes pas... des invités.

— Non, certes ; mais la nuance, vous ne l'avez pas cependant assez saisie, et m'y rencontrer est déjà de trop ; ailleurs, vous ne m'auriez pas parlé ainsi que vous l'avez fait. Merci de la leçon, monsieur, je m'en souviendrai.

Il s'agissait en effet de s'en souvenir, mais le lendemain, elle ne l'osa pas, pour M^{me} de Saint-Mégret d'abord, dont elle n'avait qu'à se féliciter des bontés à son égard, pour son élève ensuite, qu'elle affectionnait, malgré ses défauts, et surtout pour sa mère, qui n'aurait pas manqué en cette occurrence de l'interroger sur cette brusque rupture et de s'en alarmer.

Elle ne serait pas perdue pour quelques jours de répit, et elle trouverait au moins le temps de mettre les convenances de son côté. Après ce beau raisonnement,

elle suspendit donc l'exécution de la résolution qu'elle avait arrêtée dans sa pensée et se rendit, comme la veille et l'avant-veille, à l'heure dite, rue de la Rochefoucauld.

(A suivre).

Dans une même rue habitent deux coiffeurs. L'un d'eux, pour attirer les clients, s'est fait tailler les cheveux à la mode ; l'autre, encore plus malin, a les siens d'une coupe incorrecte et négligée.

Un étranger entre chez ce dernier et lui demande comment il se fait qu'étant coiffeur, il ait les cheveux si mal coupés.

— C'est que, ne pouvant les tailler moi-même, je suis obligé de m'adresser à mon collègue d'en face, et il est si maladroit !...

— Et vous lui taillez les siens en échange ?

— Naturellement, mais ils sont coupés à la dernière mode.

Oie aux chataignes. — Quand l'oie a été vidée et lavée, laissez-la chauffer dans du beurre frais, saupoudrez-la de farine, mettez-y deux oignons, quelques feuilles de laurier, du poivre, des clous de girofle et du sel, avec un verre de vin, du bouillon et de l'eau, de manière que l'oie y trempe entièrement. Couvrez-la alors et laissez-la cuire sur un feu doux ou sur des braises, jusqu'à ce qu'elle soit tendre et que la sauce soit suffisamment réduite. Il faut souvent enlever la graisse. Faites bouillir des chataignes, pelez-les et ajoutez-les à l'oie, un quart d'heure avant de servir.

Réponse au problème de samedi : 8 chevaux. — Ont répondu juste : MM. Souter, cafetier, Vevey, et Louis Poras, instituteur, à Prévonnoloup. — La prime est échue à ce dernier.

Charade.

Mon premier est un ordre,
Mon dernier est un ordre,
Mon tout est un désordre.

Prime : 100 cartes de visite.

THÉÂTRE. — Demain dimanche, spectacle extraordinaire.

Les beaux messieurs de Bois-Doré, drame en cinq actes, par M^{me} Georges Sand et Paul Meurice, et

Divorçons,

comédie en trois actes, par V. Sardou et de Najac. Rideau à 7 1/2 heures.

L. MONNET.

FAVEY ET GROGNOUZ, à l'Exposition universelle de 1878. — **Course à Fribourg et à Berne,** pendant le Tir fédéral. *Quatrième édition,* augmentée de : **Une entrevue avec Favey et Grognoz à Val-lorbes.** — La Mappemonde qui penche. — L'histoire de Guyaume Tè. — La Bataille de St-Dzâquié. — On voit adzoin tsemin de fai. — Lo Corbé et lo Renâ. — Anecdotes. — Illustrés de 20 jolies vignettes par E. DÉVERIN. — En vente au bureau du *Conteur vaudois* et chez les principaux libraires. — Prix : 2 francs.